

les scènes qui se présentent à ma vue; mon insuffisance me force d'y renoncer. Revenez en esprit au milieu de ces forêts alors incultes dans lesquelles la civilisation n'avait fait que quelques pas. Rappelez dans votre esprit les circonstances du temps, du climat, et l'étendue de cet immense territoire qui s'offre au zèle missionnaire, alors seulement vous pourrez vous former quelque idée des travaux et des souffrances qui l'attendaient dans son isolement.

Rappelez-vous encore que pour soutenir les prêtres et construire des églises, il n'a d'autres ressources que les aumônes de pauvres pionniers travaillant pour vivre et exposés eux-mêmes à manquer de tout.

C'est au milieu de tant de dangers et de tant de besoins que M. Macdonell commence sa carrière apostolique au milieu de vous, avec ce dévouement que la grâce seule peut inspirer.

Pendant seize ans, il ne cessa de travailler avec une patience, un zèle et un esprit de sacrifice, dignes des siècles les plus florissants du christianisme, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler à l'épiscopat.

Il nous reste à le considérer revêtu de ce nouveau caractère.

Trop souvent hélas! le monde ne regarde l'Évêque que comme un homme parvenu au faite des grandeurs, oubliant ainsi que l'épiscopat est au contraire une charge pleine de fatigues, et où les honneurs imposent des obligations nouvelles et redoutables dont on aura à rendre un compte rigoureux. Mgr. Macdonnell l'avait parfaitement comprise cette terrible responsabilité qui pèse sur un évêque; aussi volontiers il l'aurait décliné cette charge pesante, s'il n'avait vu la volonté de Dieu dans celle du Souverain Pontife qui la lui imposait; mais en se soumettant, il prend l'engagement de redoubler, si c'est possible, de zèle et d'efforts pour le salut de tout le troupeau et de continuer ses travaux de missionnaire.

Mais cela ne suffit plus; il faut organiser tout un vaste et immense diocèse. Avec cette rare perspicacité qui le distinguait, il fixe les principaux centres de colonisation; il parvient à obtenir des concessions de terre pour l'érection d'églises et d'écoles, dans différentes localités devenues depuis des villages, des cités populeuses.

Sans m'étendre davantage sur les œuvres admirables de Mgr. Macdonell, qu'il me suffise de mettre sous vos yeux quelques statistiques concernant le diocèse du Haut-Canada; elles seront plus éloquentes que toutes nos paroles. Lorsque M. Macdonell arriva dans ce pays, la population catholique, répandue dans toute la province, s'élevait à environ cinq mille âmes, desservies par deux prêtres; il n'y avait que deux petites églises dont une n'était pas encore achevée. A la fin de son administration, c'est-à-dire trente sept ans plus tard, il y avait 48 églises desservies par 35 prêtres et la population catholique s'élevait alors à 150,000 âmes. Je ne sais vraiment si les annales du christianisme offrent beaucoup d'exemples d'un si rapide progrès, avec si peu de ressources et dans des circonstances si difficiles.

Pour donner aux œuvres de son zèle un avenir assuré, il voulut fonder un établissement où l'on formerait aux sciences et aux lettres les générations futures, et surtout des prêtres imitateurs de son dévouement et de ses vertus apostoliques. Mais son peuple, est pauvre et épuisé par d'abondantes largesses en faveur de tant d'églises, de presbytères et d'écoles établis dans toute l'étendue de son immense diocèse. Il renonce à s'adresser de nouveau à sa charité; se contente de poser la première pierre de son collège, et sans tenir compte de ses 77 années, des fatigues d'un voyage long et pénible, mesurant ses forces sur son courage, il part pour l'ancien monde, visite l'Ecosse et parcourt toute l'Irlande. Là, dans la terre des Saints, Dieu met un terme aux fatigues de son serviteur, et lui ouvre la porte de son repos éternel en l'appelant à lui. Ainsi mourut Mgr. Macdonell, martyr de son zèle apostolique, après avoir, comme le grand prêtre Onias, fortifié le temple, brillé comme un soleil vivifiant dans la maison du Seigneur."

Le défaut d'espace nous a obligé d'abrégé quelque partie de cette belle oraison funèbre.

La nuit de Noël, ou la chapelle blanche.

I.

Nous ne saurions préciser en quel siècle, ni en quel pays s'est passé le fait que nous allons raconter. Il nous est d'avis qu'il remonte au bon vieux temps, et que c'est dans quelque contrée de foi naïve et pure qu'il s'est accompli. Qu'il nous suffise de dire pour lui donner autorité, que le digne évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup, s'est plu à le raconter bien des fois.

"Rosette était une charmante enfant de huit à neuf ans. Son front était candide, ses yeux plein d'un feu céleste, ses joues et ses lèvres d'un brillant carmin; mais son cœur avait plus de beauté que son gracieux visage, et dans ce jeune cœur, si bien fait, une pieuse mère avait inspiré un tendre amour pour l'Enfant-Jésus.

"Oh! que Rosette pensait souvent à lui! Oh! que souvent, dans ses rêves d'enfants, elle eût désiré avoir vécu du temps de l'heureuse naissance du pauvre abondonné de Bethléem! Comme elle l'eût serré sur son cœur, réchauffé dans ses bras, consolé par sa tendresse!

II.

"C'était un antique usage dans le religieux pays qu'habitaient les parents de Rosette, de célébrer l'anniversaire de la naissance du Sauveur, en assistant à la messe de minuit.

"Dans la soirée qui précédait, tous les membres de la famille se réunissaient; suivant la pieuse tradition des ancêtres, et vers onze heures de la nuit, on partait en troupe pour l'église du village voisin, où le vieux curé, en offrant la sainte messe, devait renouveler les merveilles de Bethléem.

"Chemin faisant, on répétait pour la dernière fois les refrains délicieux du cantique :

Venez, divin Messie,
Venez! venez! venez!

Puis on chantait en cœur les couplets de ce joyeux Noël :

Il est né le divin Enfant,
Jouez hautbois, sonnez musette....

ou ces autres :

J'entends là-bas dans la plaine
Les anges descendus du ciel
Chanter, à perdre haleine,
Gloria in altissimis Deo,

"J'allais dire que ce soir-là il ne restait personne dans la chaumière. Hélas! les jeunes enfants n'étaient point emmenés! Il fallait avoir dix ans révolus pour pouvoir faire partie du pieux pèlerinage. Jusqu'à cet âge, quelles que fussent les prières et les supplications, on était convenu de laisser le *petit monde* sous la garde des anges et sous l'œil de quelque vieille engagère.

"Avant le départ, on faisait donc coucher tous les enfants: des draps et des rideaux bien blancs ornaient leurs lits; et, de génération en génération, sans doute à cause de la blancheur des rideaux et des draps, ce soir-là, on appelait le lit: *chapelle blanche*; et aller se coucher: *célébrer Noël dans la chapelle blanche*.

III.

"L'amour si tendre que Rosette portait à l'Enfant-Jésus, et tout ce qu'elle avait entendu dire par ses frères